

Bernard Nominé

Le sujet, ses jouissances... et l'autre *État des lieux.*

Le programme de l'année, c'est donc : « Le sujet et ses jouissances ». Lorsque Luis Izcovich m'a sollicité pour intervenir dans ce séminaire il savait que j'avais dans l'idée de travailler une question qui me tracasse depuis que je fréquente assidûment l'enseignement de Lacan, la question du grand Autre. Luis m'a suggéré d'insérer cette question dans ce séminaire sur le sujet et ses jouissances.

C'est vrai que la jouissance est l'enjeu principal de la relation à l'Autre. C'est vrai aussi que rien n'est plus problématique que l'articulation entre la jouissance et l'Autre. À lire les premiers séminaires, à lire « Fonction et champ de la parole et du langage », on se fait cette idée que l'Autre est un lieu, un terre-plein, nettoyé de toute jouissance. Et puis peu à peu, ça commence dans « La logique du fantasme », ça se précise dans *D'un Autre à l'autre*, et ça devient incontournable dans *l'Envers de la psychanalyse* et dans *Encore* : Lacan évoque la jouissance de l'Autre.

Autre mutation notable, au départ, l'Autre s'inscrit dans le schéma de la communication intersubjective ; cette instance est un autre sujet. À cet autre sujet on suppose un désir et toute une clinique s'ordonne à partir de ce désir de l'Autre. Par la suite, sa subjectivité s'efface ; « l'Autre n'est pas un sujet, c'est un lieu auquel on s'efforce de transférer le savoir du sujet. L'Autre est le dépotoir des représentants représentatifs de cette supposition de savoir ¹ ». Dans l'Autre, il y a certes un savoir mais c'est un savoir sans sujet. On trouve même cette formule dans le séminaire « L'objet de la psychanalyse » : « À la fin de l'analyse, l'Autre sait qu'il n'est rien ² ».

1 · Lacan J., « Le séminaire Livre IX L'Identification », inédit, séance du 15 novembre 61.

2 · Lacan J., « Le séminaire Livre XIII, L'objet de la psychanalyse », inédit, séance du 9 février 66.

Cette profonde mutation que subit le concept de l'Autre dans l'enseignement de Lacan aurait de quoi désorienter ses lecteurs, s'ils oubliaient que la dynamique à l'œuvre dans cet enseignement, c'est celle d'un travail d'analysant. Lacan a toujours dit que sa position d'enseignant était fondée sur sa position d'analysant. Concernant cette question du statut du grand Autre, c'est particulièrement évident.

Au départ de l'expérience, le sujet vient à l'analyse à partir d'une croyance en cette instance qu'il suppose subjective et dotée d'un savoir. Quelque part, il y a en moi quelque chose qui rompt ce mirage de l'unité idéale que je me crois être. Je me crois être cet Un idéal puisque j'ai renoncé à ma jouissance et me suis conformé aux exigences de l'Un idéal. Mais quelque chose en moi s'inscrit en faux par rapport à cette unité idéale, et ce quelque chose, je l'imagine comme quelqu'un, mais quelqu'un d'autre, radicalement autre. Cet Autre saurait tout de ce que l'Un idéal n'a pas voulu reconnaître. « Un porc, pour se dresser sur ses pattes et faire le porc debout, n'en reste pas moins le porc qu'il était de souche ; mais il n'y a que lui pour s'imaginer qu'on s'en souvient ³. » L'Autre, c'est cet on qui s'en souviendrait.

Cette croyance fondée sur cette supposition d'une altérité subjective va trouver à se renforcer dans le dispositif analytique parce que l'analyste va donner corps à cette instance par sa présence réelle, avec tous les rentissements imaginaires que cela suppose. C'est ce que tout analysant expérimente : la figure de l'analyste prend la fonction d'un partenaire imaginaire avec lequel s'instaure un dialogue plus ou moins permanent. Il arrive, d'ailleurs, que l'analysant soit plus bavard avec cet interlocuteur imaginaire dans son soliloque quotidien que dans la réalité de ses séances. Sans compter ce qui se passe sur l'Autre scène, où l'inconscient de l'analysant s'adresse directement à l'analyste par l'intermédiaire des formations de son inconscient.

Bref, au départ de l'expérience et pendant un bon moment, l'analyste fait office de ce partenaire Autre, lieu d'un savoir supposé, mais incarné dans une présence autre. Et Lacan nous a appris à distinguer ce lieu de l'altérité symbolique du lieu du semblable, le petit autre imaginaire. C'est une des premières leçons fondamentales que Lacan a pu nous transmettre à partir de l'expérience freudienne et qui distingue, dès lors,

3 · Lacan J., Le séminaire, Livre XIX « ...Ou pire », inédit, séance du 10 mai 72.

la pratique lacanienne de celle des post-freudiens. L'analyste s'abstient de participer au jeu en tant que partenaire imaginaire, assigné à résidence par le transfert de l'analysant. Plutôt se sert-il de ce jeu comme l'on s'en sert dans le jeu de bridge où le déclarant joue avec le jeu du mort comme partenaire. Le but de l'analyse étant alors de faire découvrir à l'analysant le jeu de son véritable partenaire, non pas ce petit autre imaginaire mais plutôt son inconscient. Tout cela est parfaitement bien inscrit dans un schéma sans équivoque, le fameux schéma L qui situe donc l'analyste à la place de l'Autre sujet de la communication intersubjective. La première définition de l'Autre que l'on rencontre chez Lacan, c'est donc cet autre sujet symbolique supposé détenir le sens de son existence. Très vite Lacan précisera que, suivant les lois de la parole et du langage, l'Autre renvoie au sujet son propre message sous forme inversée. On retrouve là des traces de l'influence de Kojève et d'Hegel sur l'enseignement de Lacan : le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre.

Cette instance, pourquoi l'avoir dénommée : *l'Autre* ? Sans doute pour l'opposer à l'Un. Il y a l'Un et tout ce qui contrevient à cette totalité, c'est l'Autre. C'est une référence au Parménide de Platon, une lecture que Lacan recommandait à ses élèves. C'est un texte fondé sur la logique du signifiant, c'est, d'une certaine façon, l'ancêtre du paradoxe de Russell ; c'est donc très difficile à lire. On peut se faire cette remarque que pour Parménide, d'un côté il y a l'Un, en, et de l'autre les multiples : *πολλα* ou les autres : *αλλα*. Pour Lacan, il y a l'Un et l'Autre. L'Autre, c'est tout d'abord, l'Autre de l'Un. Le moi se constitue comme Un et, par conséquent, ce qui échappe à sa maîtrise ne peut que rentrer dans la catégorie de l'Autre qui définit donc au mieux l'inconscient freudien. Mais en même temps, du fait de l'aliénation du sujet à la parole, l'Autre, c'est aussi la figure mythique du partenaire primordial du sujet, celui dont il est issu comme fruit de son désir ou comme conséquence accidentelle des aléas de sa jouissance et celui dont le sujet doit incorporer la langue.

On a l'impression d'avoir affaire à deux versions de l'Autre : d'un côté l'autre sujet, sujet de l'inconscient, et l'Autre comme partenaire primordial du sujet sur lequel il a imprimé son désir. Mais pour Lacan ces deux versions ne constituent qu'un seul ensemble défini comme comprenant tous les éléments qui ne sont pas l'Un. Tout ce qui n'est pas l'Un est l'Autre et il n'y a pas d'Autre de l'Autre. L'Autre est donc forcément un curieux ensemble, peut-être un de ces ensembles qui se comprennent

eux-mêmes. Cela posait de sérieux problèmes aux logiciens avant Russell, en revanche la théorie freudienne est tout à fait tranquille avec ça. On voit bien avec la théorie psychanalytique que la supposition de savoir mêle sans aucun problème l'Autre comme inconscient et le partenaire primordial, celui supposé se souvenir de ce que le moi bien adapté aux exigences de l'instance idéale n'était tout d'abord qu'un porc à quatre pattes.

Cet Autre auquel on suppose un savoir et une demande primordiale, il faudrait pouvoir le distinguer du pur champ du symbolique, de l'ordre et du rangement. Ce n'est pas simple car par moments, Lacan les confond. C'est assez évident dans des textes comme « La lettre volée ». Lacan nous y fait découvrir les vertus du rangement symbolique et notamment ses effets sur le sujet. On retrouve quelque chose de cette tendance dans le séminaire « L'identification » et il en reste des traces jusque dans le séminaire qui est vraiment consacré au statut de l'Autre : *D'un Autre à l'autre*. Le champ du symbolique, c'est le champ du rêve de l'unité, nous pouvons le symboliser par le 1⁴. Or le champ de l'Autre, nous ne pouvons pas le symboliser par le 1. On pourrait écrire

$$A = 1 + \text{quelque chose.}$$

Quelque chose d'indéfinissable, d'inatteignable qui fait que l'Autre ne peut pas se réduire à l'Un.

Lacan utilise à plusieurs reprises un schéma dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*, pour rendre compte de l'inscription du sujet par un 1 signifiant auprès de l'Autre, comme ensemble des signifiants. L'Autre y apparaît comme une poupée russe qui contient en elle-même une unité un peu plus petite, laquelle en contient encore une autre. Dans la réalité la série de poupées russes s'arrête avec la plus petite unité qu'on puisse représenter. Quand on dissèque l'Autre de la même façon, eh bien ça ne s'arrête pas. Ça converge vers ce que Freud appelait *Urverdrängung*, et pour Lacan, ça converge vers un vide essentiel autour duquel se moule l'Autre, c'est-à-dire l'objet *a*.

Autrement dit, si le symbolique peut se représenter par le champ de l'unité, il y a dans le champ de l'Autre un petit quelque chose, un élé-

4 · Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, Paris ; Seuil, 2006, pp. 299-300, « Pour qu'il y ait du symbolique, il faut qu'il se compte au moins 1. Pendant longtemps, on a cru que compter pouvait se réduire à l'Un, à l'Un du Dieu [...], à l'Un de l'Empire [...]. C'est pourquoi il n'y a rien d'abusif à ce que nous symbolisions ici le champ du symbolique par ce 1. »

ment, l'objet *a*, qui s'oppose à cette complétude. C'est un élément qui échappe au compte de l'Autre. L'Autre ne peut pas en rendre compte. C'est quelque chose en plus, mais qui ne rentre pas dans le compte, c'est donc aussi bien quelque chose en moins. C'est en tout cas un élément qui le décomplète ; Lacan l'assimile à l'ensemble vide. On mesure bien cet écart entre le champ unitaire du symbolique et le champ de l'Autre quand on pense à la stratégie du pervers qui se voue à restituer à l'Autre le statut de son unité.

Le champ du symbolique, c'est l'univers du signifiant, il a ses lois, sa logique, il peut se passer de toute incarnation. La mort convient d'ailleurs très bien au symbolique. L'Autre, par contre, s'il est garant de la loi, c'est une autre loi que celle de la grammaire, c'est une autre loi que celle du juridique, c'est la loi du désir. Si l'Autre est le lieu de la Loi articulée au désir, c'est que l'Autre est incarné.

On ne comprendrait pas grand-chose à la psychose si l'on ne faisait pas cette distinction entre l'univers symbolique et l'Autre. Dans les formes les plus radicales de la psychose comme l'autisme ou la schizophrénie, le sujet a affaire massivement avec le symbolique, il en est l'otage, mais par contre, il n'a pas affaire à l'Autre. D'où les troubles somatiques étranges dont témoignent ces patients, au point qu'on pourrait dire que, d'une certaine façon, ils n'ont pas de corps.

Parmi les définitions que Lacan nous donne de l'Autre, il ne faut pas oublier celle-ci : « Le corps, c'est l'Autre ⁵ » ou encore : « L'Autre c'est l'ensemble des corps ⁶ ». C'est tellement évident dans des formules comme : *le corps social, le corps d'armée, le corps médical*. Toutes ces formules soulignent qu'un ensemble de corps peut faire corps, c'est-à-dire faire unité. Certes le corps est une unité signifiante mais quand on dit que c'est l'Autre, on souligne que c'est une unité signifiante constituée autour d'un vide, le vide de l'objet *a* qui donne sa forme à l'Autre. On ne peut pas penser ni isoler l'objet *a* à partir du seul champ du symbolique. Certes l'univers du symbolique est incomplet mais ce trou ne suffit pas à définir la fonction de l'objet *a*.

L'objet *a* n'est isolable qu'à partir du moment où le symbolique s'incorpore. C'est là que cet objet prend sa fonction, dans l'écart entre les exigences de cohérence, d'unité du signifiant et l'économie du vivant. Le

5 · Lacan J., « La logique du fantasme », inédit, séance du 10 mai 67.

6 · Lacan J., *ibidem*, séance du 30 mai 67.

corps doit se vider de quelque chose pour pouvoir fonctionner comme unité signifiante. C'est dans ce vide que l'objet *a* joue sa fonction.

Le symptôme hystérique est assez exemplaire à cet égard ; il nous montre qu'une partie du corps peut se soustraire à la volonté motrice d'un sujet et ne répondre qu'à une logique qui est purement signifiante. « Rien d'autre qu'une unité signifiante qui puisse en rendre raison ⁷. » Cette unité signifiante qui s'oppose à l'unité anatomique, à l'unité neurologique, nous montre bien en quoi le corps c'est l'Autre. C'est pour quoi il doit être vidé de sa jouissance. Toute partie qui y jouit à l'excès doit donc être scotomisée. L'idéal, c'est un corps qui obéit, cela suppose qu'on le purifie de sa jouissance. C'est à ce mot d'ordre terrible que se soumet le sujet anorexique, véritable maître hégélien, prêt à renoncer à la vie pour avoir un corps toujours plus pur, plus nettoyé de toute jouissance.

Mais dire que le corps, c'est l'Autre, cela revient à souligner que ce n'est pas l'Un idéal, c'est donc admettre que, par la vertu de l'objet qui fait obstacle au sacrifice absolu, la jouissance n'en est pas entièrement évacuée, elle y reste présente, comme corps étranger certes, mais comme plus-de-jouir. C'est pour cela que le moi qui se veut fort, qui se veut maître chez lui, ne peut vivre l'émergence de la jouissance dans son corps que comme quelque chose qui lui rend ce corps étranger à lui-même. L'expérience de cette altérité radicale du corps est angoissante et le sujet névrosé la traite par le symptôme, phobique, hystérique ou obsessionnel, ce qui revient à amarrer le bout de corps problématique en l'aliénant dans une métaphore où il représente l'objet du désir de l'Autre. C'est ce que le sujet psychotique ne peut pas faire. À défaut de l'Autre pour lui rétablir son intégrité corporelle, il se retrouve amputé et il y perd son identité.

Je me souviens d'un patient dont on m'a parlé il y a quelque temps déjà et chez lequel nous avons pu repérer le point de déclenchement de la psychose à partir d'un phénomène corporel de ce style. Il était allé au bal avec ses parents. Et là, pour la première fois, et pour faire plaisir à sa mère, si mes souvenirs sont bons, il s'était risqué à faire danser une dame, amie de sa mère. Lors du voyage de retour il s'était endormi à l'arrière de la voiture et au réveil il avait été extrêmement angoissé de ne plus

7 · Lacan J., Le séminaire, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, collection Champ freudien, Paris ; Seuil, 2006, p. 382.

sentir le bras ankylosé sur lequel il s'était endormi. Ce phénomène physiologique prenait pour lui valeur de phénomène élémentaire. C'était comme si ce bras qu'il avait donné à la dame pour la faire danser avait échoué à faire métaphore et se retrouvait morceau de corps réel, désarimé n'appartenant plus à personne. Cet épisode l'avait conduit à l'hôpital psychiatrique.

Le corps comme Autre, c'est donc, non pas le corps radicalement étranger au sujet, c'est le corps pris dans la métaphore où il représente l'objet de la jouissance de l'Autre. L'Autre, dans cette optique, c'est ce partenaire primordial qui aurait établi ce pacte originel du sujet à la parole qui l'affecte dans son corps en énonçant ceci : « ton corps est la métaphore de ma jouissance ».

Mais alors, l'Autre jouirait ? Non, justement ! En tout cas, pas sans moi, pas sans mon corps dont il a besoin pour accéder à cette jouissance dont il est privé naturellement comme le maître de la fable hégélienne qui a besoin du corps de l'esclave pour jouir de la vie dont il était prêt à se priver pour assurer sa position de maître. C'est donc à moi de faire jouir l'Autre ; on sait que le névrosé s'y refuse, alors que le pervers s'y voue, c'est « [...] un singulier auxiliaire de Dieu ⁸ [...] », nous dit Lacan. Le névrosé s'y refuse parce qu'il croit à l'existence de cet Autre qui lui demanderait sa castration. Si l'Autre existait, il en jouirait.

Essayer de définir l'Autre par sa jouissance est très problématique. La jouissance de l'Autre est un concept paradoxal. Il faut d'abord s'entendre sur le sens qu'on veut donner à cette formule : ou bien on veut mettre l'accent sur le fait qu'on puisse jouir de l'Autre et là, il me semble que la réponse de Lacan est sans équivoque, on ne peut pas jouir de l'Autre, ou bien on met l'accent sur la possibilité que l'Autre a de jouir. Et là c'est plus nuancé. On pourrait poser les choses sous forme de devinette : qu'est-ce qui jouit mais n'existe pas, à moins qu'il existe mais ne jouisse pas ? Réponse : l'Autre. Ma devinette comporte deux propositions ; je crois qu'on pourrait dire que chez Lacan, au départ, la première proposition prévaut : l'Autre existe, mais il ne jouit pas, et puis ensuite on trouve l'autre proposition : l'Autre jouit, mais il n'existe pas. Cela évoque la place de Dieu pour Lacan, « la seule chance de l'existence de Dieu, c'est qu'il jouisse, qu'il soit la jouissance ⁹ ».

8 · Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 253.

9 · Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, p. 74-75.

Mais au-delà de cette question métaphysique, la psychanalyse révèle à l'analysant que le verbe, en lui-même, jouit, et qu'il jouit de lui, dans tous les sens du terme et notamment le sujet est joué par *lalangue*. « Le langage nous emploie, et c'est par là que cela jouit ¹⁰. » Lacan a pris soin de dire : « Cela jouit » et non pas il jouit. D'où une nouvelle approche de l'Autre que, si j'osais, je vous proposerais : l'Autre, c'est cela qui jouit. Mais ça ne jouit pas n'importe comment, ça jouit avec le blabla-bla, ce qui n'assure pas forcément beaucoup d'ordre. Sauf que dans ce lieu où cela jouit, il peut y avoir un peu d'ordre, si la copulation signifiante a été orientée par une cellule primordiale, celle que la fonction du père et notamment son symptôme oriente. Que le père ait fait d'une femme un objet *a* qui oriente perversément son désir. Qu'il ait pris à sa charge le trou du symbolique en le mettant en perspective avec la cause indicible de son désir. Que la mère se soit prêtée comme femme, c'est-à-dire comme symptôme, à orienter ce désir. Voilà sans doute ce qui fait que les signifiants ne copulent pas tout à fait n'importe comment dans ce lieu qui fournit au sujet l'appareil de sa jouissance et les coordonnées signifiantes de son désir. Avec cette fonction de symptôme, la figure monoparentale de l'Autre s'estompe. On ne se pose plus la question : est-ce la mère, est-ce le père ? À la fin d'une analyse, les figures parentales devraient avoir cessé d'incarner ce partenaire primordial. L'Autre ce n'est ni le père, ni la mère, mais c'est le père et la mère dans leur relation symptomatique où l'un fait de l'autre son symptôme par l'entremise d'une fonction qu'assure une femme dans le désir d'un homme. L'Autre, pour le sujet névrosé, est symptomatique.■

10 - *Ibidem*.